

MANUEL MUNZ PRÉSENTE

BENOÎT
MAGIMEL

GRINGE

IDIR
CHENDER

LAURA
SMET

MICHAËL
YOUN

DANI

PATRICK
CATALIFO

ET
GÉRARD
DEPARDIEU

MAGIMEL CARBONE MARCHAL

INSPIRÉ DE FAITS RÉELS

UN FILM DE
OLIVIER MARCHAL





MANUEL MUNZ PRÉSENTE

BENOÎT
MAGIMEL

GRINGE

IDIR
CHENDER

LAURA
SMET

MICHAËL
YOUN

DANI

PATRICK
CATALIFO

ET
GÉRARD
DEPARDIEU

CARBONE

UN FILM DE
OLIVIER MARCHAL

DISTRIBUTION

PATHÉ FILMS S.A.

Neugasse 6, 8031 Zürich 5

Tél. : 044 277 70 83

katharina.straumann@pathefilms.ch

Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.ch

PRESSE

Jean-Yves Gloor

Route de chailly 205, 1814 La Tour-de-peilz

jyg@terrasse.ch

Tél. : 021 923 60 00

Fax : 021.923.60 01

SYNOPSIS

Menacé de perdre son entreprise, Antoine Roca, un homme ordinaire, met au point une arnaque qui deviendra le casse du siècle. Rattrapé par le grand banditisme, il lui faudra faire face aux trahisons, meurtres et règlements de compte.

I N T E R V I E W O L I V I E R M A R C H A L

CARBONE est votre 5^{ème} film de réalisateur, pourquoi cette histoire-là vous a-t-elle captivé ?

On m'a proposé le scénario de *CARBONE*, écrit par Emmanuel Naccache. Il se trouve qu'Emmanuel avait pensé à moi il y a environ 5 ans pour jouer le rôle du flic dans ce film, qu'il devait lui-même réaliser. Mais c'était un premier long-métrage et il n'est pas parvenu à le monter : c'est très compliqué aujourd'hui pour les réalisateurs d'aller au bout de projets dans ce genre-là, celui du polar noir. Il vaut mieux arriver avec une idée de comédie ! Manuel Munz, le producteur d'origine, a récupéré le scénario et tous les deux me l'ont proposé. Je me suis laissé prendre au jeu de cette histoire, emporté par le sujet. J'ai réadapté, réécrit avec Emmanuel, avec l'intention de faire un film différent de mes précédents.

C'est-à-dire ?

Je sortais de quatre polars très sombres puis de la série *BRAQUO* qui était dans la

même veine et dans mon idée, *NOTRE MÈRE LA GUERRE* était un moyen de changer d'horizon et de style : quitter les voyous, les calibres et me lancer dans un film d'époque, ample, qui me permettrait au passage de rendre hommage à mes grands-parents. Et puis les événements ont fait que *CARBONE* m'a rattrapé, l'histoire a pris le dessus. Moi qui avais l'habitude de tout diriger depuis le début, je me suis laissé prendre par la main, en me débarrassant de tout complexe ! J'ai également travaillé avec d'autres personnes comme Anthony Diaz, formé par mon chef opérateur habituel Denis Rouden. Son énergie, sa jeunesse, sa vision m'ont beaucoup aidé à faire un film qui ne ressemble pas aux quatre autres.

Il y a tout de même une constante dans votre cinéma, c'est l'envie et le talent de perpétuer une tradition du polar noir que l'on ne pratique plus guère et à laquelle Melville, Verneuil ou Corneau ont donné

ses lettres de noblesse. Vous y ajoutez même dans CARBONE une touche familiale que ne renierait pas James Gray !

C'est très gentil mais je n'ai pas cette prétention, loin de là ! Vous savez je suis quelqu'un qui doute en permanence, avec d'énormes complexes. J'ai un film qui sort sur les écrans et même en voyant mon nom sur l'affiche, je n'arrive toujours pas à accepter que c'est bien moi qui l'ai réalisé... Au fond et sans fausse modestie, je reste le fils du pâtissier de La Teste, l'ancien flic devenu acteur télé et à chaque fois je me dis que mon film est mauvais, que j'aurais dû mieux faire. Avec *CARBONE*, j'ai essayé de mettre de l'élégance à l'image, en tournant par exemple de nombreux plans séquence, estimant que le sujet le justifiait. Sur *LES LYONNAIS*, j'avais eu quasiment un problème de déontologie : jeune policier, j'étais très admiratif d'Edmond Vidal et de sa bande. Sur le plateau, je me suis retrouvé à filmer des types qui avaient

braqué, flingué, emporté par mon sujet mais dérangé moralement. Là, je craignais de me retrouver dans la même situation car les vrais escrocs de la véritable histoire de *CARBONE* sont pour moi des gens infréquentables. J'ai voulu les rencontrer en préparant le film mais ils ne me sont apparus ni attachants ni sympathiques, et je ne tenais pas à filmer à nouveaux des personnages humainement si inintéressants. Avec Anthony Diaz, nous avons donc décidé d'axer le cadre de la mise en scène sur un monde de la nuit assez sensuel. Au final, si ça vous fait penser à James Gray... merci ! C'est un réalisateur que j'adore, dont j'ai vu tous les films mais si je devais aller chercher des influences, je citerais plutôt comme film de référence *A MOST VIOLENT YEAR* de J.C Chandor avec Oscar Isaac et Jessica Chastain. Un pur chef d'œuvre dont nous avons humblement voulu tenter de nous approcher.

Vous le disiez, *CARBONE* est un polar, un film noir mais il s'inspire d'une véritable et gigantesque arnaque financière à la taxe carbone. Vous connaissiez l'affaire



avant de vous intéresser au projet ?

Très vaguement... En fait, je ne suis pas très intéressé par les escrocs. Les voyous, les braqueurs eux me fascinent parce que j'estime qu'il faut malgré tout du courage pour choisir cette vie-là. C'est donc de très loin que j'avais suivi cette affaire d'arnaque européenne à la taxe carbone. En préparant le film, j'ai vraiment découvert les ressorts du dossier et j'ai compris que c'était une escroquerie très brillante mais aussi très complexe. D'emblée, je savais qu'il fallait simplifier les choses pour ne pas perdre le spectateur dans des méandres incompréhensibles et encore une fois peu intéressants du fait de la personnalité de ceux qui ont mis au point ce dispositif. Notre approche a été de transposer le sujet dans l'univers d'un petit patron (Antoine Roca, joué par Benoît Magimel), sur le point de perdre son entreprise à cause des taxes et des impôts mais qui va découvrir que la loi peut lui permettre, en la détournant, de sauver sa boîte en baisant l'Etat !

Ce personnage porte en lui dès le début du film une destinée tragique

puisqu'on sait d'emblée que les choses ont mal tourné. C'est un peu l'histoire du type au mauvais endroit, au mauvais moment avec les mauvaises personnes !

Absolument. Le film s'est éloigné de l'affaire originale mais en gardant 4 ou 5 événements majeurs qui sont vraiment arrivés. C'est le cas des relations de Roca avec son beau-père (Gérard Depardieu), sa femme (Carole Brana) ou celle qui va entrer dans sa vie (Laura Smet) mais pour moi, le déroulement ne devait pas être moral. Cette arnaque financière est certes brillante (on parle d'1 milliard 800 millions d'euros détournés au niveau français et quasiment de huit milliards à l'échelle européenne !), mais ses effets ont rejailli sur les contribuables à travers les impôts donc il était hors de question que je puisse d'une manière ou d'une autre légitimer les actes de ces gens-là. En fait, ces personnes n'avaient à la base aucun problème d'argent : ils ont agi par plaisir du jeu, pour s'amuser et gagner au passage encore plus de fric. Il était plus intéressant de recentrer les choses autour d'un patron au bord de la

ruine qui veut juste au départ s'en sortir et préserver ses 35 employés mais qui va se laisser grignoter par cette fortune soudaine, ses nouvelles relations nocturnes au poker et finalement sombrer. Donc oui ça se termine mal mais il ne pouvait en être autrement.

Arrêtons-nous sur cette thématique de l'argent. Antoine Roca voit soudainement sa vie changer quand il détourne des sommes folles mais avant cela, ses relations avec son beau-père par exemple tournent déjà autour de la réussite financière...

C'est la phrase d'Horace qui ouvre le générique du film « *gagne d'abord de l'argent, la vertu viendra après* » ! Au départ, le personnage de Benoît est un bon mec mais il a changé de milieu et d'attitude en se laissant griser par l'argent. Il y a cette scène avec sa mère (Catherine Arditi) qui le ramène à ses origines de fils d'ouvrier en lui disant que son père n'aurait jamais agi comme lui pour nourrir sa famille. Vous savez que dans la réalité, les véritables escrocs de l'affaire empochaient 500 000 euros par jour !

Face à cette manne, Roca redevient un môme et joue le jeu de la flambe avec ses potes, jusqu'au moment où il va s'associer avec des gens qui eux sont de vrais voyous, dangereux.

Si l'on parle de votre mise en scène, il faut parler du soin très particulier apporté à la lumière, aux décors, notamment dans les scènes de nuit...

Avec Anthony Diaz, nous avons décidé de filmer en anamorphique, avec des objectifs particuliers, pour que le résultat soit sensuel. J'avais déjà abordé ces contraintes dans MR 73 mais il s'agissait d'un film beaucoup plus sombre sur le fond, où l'on montrait les ténèbres. Là, nous voulions montrer la nuit dans sa brillance, sa folie, son côté charnel. Et en effet, le résultat est beau mais je le dois aussi à Anthony qui, dans l'appétit de son 1er film, a su me pousser vers un univers, des ambiances desquelles à la base et par nature je suis très éloigné, moi qui aime le désordre, le chagrin et les larmes ! J'ajoute que mon souhait était aussi que le spectateur ait pour ses 10 euros : donc que la lumière soit



élégante, les voitures belles, les mecs sexys et les filles jolies !

Votre cinéma est d'ailleurs souvent basé sur un monde très masculin mais les personnages féminins y sont toujours importants.

Je suis intimement persuadé qu'un homme se construit grâce à une femme et qu'il se détruit à cause d'elle... Malheureusement et heureusement, les femmes sont la seule raison pour laquelle ça vaut la peine de se lever le matin ! Je les adore et les respecte profondément. Face à elle, je redeviens un petit garçon ! Pour moi, toute la connerie du monde vient des hommes : il y a peu de femmes responsables du chaos ambiant. Leur présence me rassure et pour moi, elles ont toujours été des grandes sœurs, des amantes, des maîtresses, des êtres qui m'ont fait avancer en me disant quand je déconnais et généralement, elles avaient raison !

On retrouve votre passion pour ces figures féminines fortes dans CARBONE avec les rôles tenus par Dani, Laura Smet ou Carole Brana...

Cela faisait longtemps que je désirais travailler avec Laura. Je l'avais découverte dans *L'HEURE ZÉRO* de Pascal Thomas où elle était remarquable. C'est une comédienne qui a du chien et elle était parfaite pour le rôle de la nouvelle fiancée de Roca, une femme qui vient de la mode mais loin des clichés de la bimbo siliconée et refaite de partout. Je trouve que le couple Laura-Benoît marche formidablement à l'écran. Leurs personnages se ressemblent : un même face à une petite fille... Et Laura est comme ça dans la vie : c'est l'enfant d'un couple de stars et la fragilité qui en résulte m'intéressait énormément. Leur coup de foudre à l'écran est évident et avec ma monteuse Raphaëlle nous avons décidé d'enlever tous les dialogues qui entouraient la scène de leur rencontre. Cela ne passe que par des regards sur la musique et c'est beaucoup mieux. Carole Brana, je l'avais castée sur ma série *SECTION ZÉRO* et j'avais été impressionné par ce qu'elle dégageait : une beauté simple qui joue sur une certaine froideur, comme de la réserve. C'était idéal pour son

personnage. Quant à Dani... Pour être franc, il y avait plusieurs noms d'actrices attachées à son rôle et c'est Pascale Béraud, la directrice de casting, qui m'a parlé d'elle. J'ai dit pourquoi pas et je suis allé au rendez-vous fatigué, dans un moment où la préparation du film était compliquée, en disant à tout le monde que j'en avais pour ½ heure, sauf que je suis resté quatre heures avec Dani ! Un vrai coup de foudre. Il n'était même pas question de lui faire passer d'essais tellement c'était évident : elle a amené avec elle ses 50 ans de nuit, d'excès, de connaissance des hommes et de la vie...

Passons à vos comédiens, à commencer par Benoît Magimel, impressionnant de densité et de présence dans le rôle d'Antoine Roca.

Nous nous connaissons depuis longtemps. J'avais joué avec lui dans *TRUANDS* de Frédéric Schoendoerffer en 2007. Nous étions un binôme de voyous et nous sommes devenus assez proches. Benoît, c'est un garçon qui me touche car il me ressemble. Je suis persuadé que l'écriture m'a sauvé.

Benoît n'écrit pas. C'est juste un acteur, qui en plus a commencé ce métier très jeune, à 13 ans, en se retrouvant projeté dans tous les tourments existentiels d'un adolescent qui devient célèbre d'un coup. Il a subitement découvert le milieu du cinéma et ne nous voilons pas la face : c'est un métier merveilleux mais un monde infréquentable. Alors cela a construit la qualité de son jeu, comme à leur époque Patrick Dewaere ou Philippe Léotard, des mecs que j'ai admirés et qui ont été des exemples. Pour moi, Benoît est le meilleur acteur de sa génération : un gamin hypersensible et totalement perdu, qui a besoin d'être guidé et soutenu. J'étais comme un grand frère avec lui sur le tournage. Nous nous sommes fait confiance et ce qu'il amène au film est incroyable. Pour employer une expression triviale, je dirais que la caméra aime baiser avec certains acteurs et avec lui, elle le fait bien et même elle jouit ! C'est un don. Benoît est beau, touchant, fragile et je savais qu'avec lui, le personnage d'Antoine Roca serait racheté par le public.

Un sentiment amplifié par les



scènes où il se retrouve face à son beau-père, incarné par Gérard Depardieu. Il y a à là à l'écran comme un choc de générations à la fois fort et émouvant.

Gérard a beaucoup de tendresse pour Benoît. Lui aussi, c'est un type en morceaux et (même s'il ne faut pas pleurer sur le sort des acteurs parce qu'il y a partout des gens qui souffrent et souvent bien plus), ses failles me bouleversent. Je pense que Gérard a transféré envers Benoît beaucoup de ce qu'il ressentait pour Guillaume. Quand on lit ses textes, qu'on écoute ses chansons ou que l'on regarde les films qu'il nous a laissés, on se rend compte du talent qu'il avait et de la tragédie de sa vie. En cela, Benoît est comme un fils de cinéma pour Depardieu. Mon problème vis-à-vis d'eux, c'est qu'ils avaient tourné la série *MARSEILLE* ensemble mais je ne trouve pas qu'ils soient dans la redite et ça a été un bonheur de les avoir devant ma caméra.

Un des paris de votre casting, c'est par exemple de confier le rôle de l'avocat de Roca à Michaël Youn,

très loin de son registre habituel.

Avec Michaël, c'est une longue histoire donc je vais essayer de vous la faire courte ! Il y a 20 ans, c'est un mec qui m'a accompagné chaque matin à la télé dans Morning live : je me levais tous les jours en me demandant qui était ce con, ce trublion qui montrait son cul en hurlant dans un mégaphone ! Quelques années passent et un soir en quittant le Costes à Paris pour une fois pas trop tard, je le croise alors qu'il dînait avec sa compagne. Michaël s'est levé, est venu vers moi et, en me vouvoyant, m'a dit très gentiment qu'il avait beaucoup aimé mes deux premiers films, espérant qu'un jour nos routes se croisent au cinéma. Sa gentillesse et son éducation (un mot essentiel à mes yeux) m'ont beaucoup plu. D'autres années passent et en 2015, je me retrouve sur un téléfilm réalisé par Denis Mallevial, **MON FRÈRE BIEN-AIMÉ** dans lequel Michaël joue mon petit frère. Il arrive sur le tournage, la veille d'une grosse journée qui commençait à 6h du matin. Je lui propose de dîner ensemble pour faire mieux connaissance et il me dit « *d'accord*

mais pas trop tard »... On a fini à 5 heures dans un bar à téquila, complètement farcis ! Mais c'est là que j'ai vu quel mec il était : quelqu'un de gentil, qui a fait des selfies avec tout le monde pendant toute la nuit. C'est devenu un ami avec qui j'ai partagé quelques moments personnels douloureux. Michaël est intelligent, bosseur et quand il a fallu trouver un acteur pour ce rôle d'avocat (même s'il s'agit d'un personnage secondaire), il a foncé en me faisant une confiance totale. Je peux vous dire qu'il a bluffé tout le monde sur le plateau, notamment dans sa capacité à jouer les tartines de textes que je lui avais réservé ! Aujourd'hui, à mon âge, j'ai surtout envie de travailler avec des potes et des gens que je connais bien : ça évite les problèmes et la perte de temps.

Comment parleriez-vous de Gringe et Idir Chender, qui jouent les deux frères, amis et associés de Roca ?

J'étais dans le jury du Festival du Film de Saint-Jean-de-Luz en 2015, là où Gringe et Orelsan ont présenté leur 1er film **COMMENT C'EST LOIN**. J'avais adoré leur travail et le soir, en buvant un verre,

j'avais dit à Gringe que nous travaillerions certainement un jour ensemble. Quant à Idir, il s'est révélé aux essais, toujours casté sur les conseils de Pascale Béraud et je trouve que ce duo fonctionne à merveille dans le film.

Il manque peut-être un acteur au générique : Olivier Marchal.

À part **36 QUAI DES ORFÈVRES**, je ne joue jamais dans mes films. Si je l'ai fait à l'époque, c'est parce que personne n'y croyait et que je me suis dit « *au moins j'aurai joué face à Daniel Auteuil* » ! Il se trouve que le film a marché et que j'ai pu continuer à tourner mes films mais je n'ai pas la nécessité de faire l'acteur dedans. Je ne peux pas m'occuper des enfants et jouer avec eux dans le bac à sable ! Je préfère les surveiller et être là en cas de besoin. Vous savez, sur le fond, j'aime de moins en moins faire l'acteur, sauf peut-être au théâtre.

Mais vous avez tout de même la conscience d'un parcours, et comme comédien et en tant que metteur en scène, au fil des années ?

Je parlerais plutôt d'une fierté, ça je ne le

nie pas. Mon père est mort récemment et je sais que c'est ce qu'il ressentait aussi. Je me souviens que tout le monde se foutait de moi quand j'étais flic et que je répétais les textes de mes pièces. Personne n'y croyait, donc oui je suis fier de ce parcours. Ce n'est pas de l'arrogance attention mais je suis heureux d'avoir réussi à aller au bout des rêves que je me suis choisis. Après... Quand il y a eu les événements du Bataclan, j'étais en tournage en Martinique et je me suis senti inutile. J'avais envie d'être à Paris, d'être là. C'est évidemment un métier merveilleux, grâce auquel on donne du plaisir ou on distrait des gens qui n'ont souvent pas beaucoup de moyen, si ce n'est celui d'aller voir un film. Donc c'est important mais à mon sens, c'est aussi dérisoire. Et c'est quelqu'un à qui le cinéma a sauvé la vie qui vous dit ça ! Etant gamin, ma seule distraction c'était de me retrouver dans la petite salle du quartier, près de la pâtisserie des parents, chaque mercredi et dimanche devant un Sergio Leone. C'était vital et d'ailleurs aujourd'hui encore, quand ça va moins bien (à cause des enfants, du couple, du fric ou des impôts), je prends ma bécane, je roule dans Paris et il m'arrive souvent de m'arrêter devant une salle. Là, dans le noir, j'oublie tout...



I N T E R V I E W

BENOÎT MAGIMEL

Antoine, votre personnage dans CARBONE est un chef d'entreprise, un homme presque ordinaire, dont le destin va basculer et lui échapper... Qu'est-ce qui vous intéressait ou vous touchait en lui ?

C'est un homme attachant : il se bat pour des valeurs qui actuellement se heurtent au système. On a l'impression aujourd'hui que, quand tout va bien, on vous laisse de côté et quand tout va mal, on vous traite comme le dernier des parias. Antoine le dit très bien dans le film : il a toujours pris ses responsabilités dans la gestion de cette entreprise familiale créée par son grand-père, cédée par son père mais, aculé par les dettes, il ne demande qu'un peu de soutien, de compréhension, ce qui va lui être refusé. A partir de ce moment, il fait le constat que l'honnêteté ne paye plus et malgré les valeurs saines et droites dans lesquelles Antoine a été élevé, va trouver des solutions qui vont à l'encontre de sa morale. Je pense que c'est très facile

de s'identifier à ce genre de personnage et de le comprendre car chacun d'entre nous peut se retrouver dans sa situation. Perdre pied, avoir besoin d'être soutenu et être lâché. En ce qui me concerne, je n'ai pas eu de mal à trouver les motivations nécessaires pour jouer ce rôle et rendre ces raisons acceptables. Certes, Antoine va gagner beaucoup d'argent en imaginant cette arnaque à la taxe carbone mais il va se perdre car son ambition de départ était tout autre : il n'avait pas besoin d'une somme folle pour sauver sa boîte et ses employés. Ce sont des mauvais choix, la rencontre avec les mauvaises personnes qui vont lui faire commettre l'irréparable...

On a cependant le sentiment qu'il est grisé à un moment par tout cet argent facilement gagné : est-ce que cela ne cache pas sur le fond un désir peut-être enfoui chez lui d'une vie plus exaltante que chef d'entreprise ?

Non, je ne crois pas. On le voit au début du film : Antoine est un patron qui a une vie très confortable, c'est déjà un privilégié. Il est marié à la fille d'un homme très riche, Goldstein, et il a pu lui offrir une vie très agréable, tout en résistant à la pression que lui impose son beau-père. Mais il vient d'un milieu modeste et on comprend que peut-être en effet, tout en se souvenant de là où il vient, Antoine avait l'ambition de changer de classe sociale. Cela dit, il ne se perdra jamais tout à fait dans la fortune qui va lui tomber dessus : ce sont ses partenaires qui vont le faire plonger. Eux sont dans une toute autre approche par rapport à l'argent : ce sont des jeunes qui veulent en profiter, s'éclater. Alors oui, à un moment, Antoine va savourer sa réussite incroyable mais tout en restant conscient des choses et inquiet des conséquences éventuelles de ses actes et de son association périlleuse avec des gangsters.

CARBONE s'inspire d'une véritable affaire de fraude à la taxe carbone : avez-vous voulu ou pu rencontrer les protagonistes de ce cas précis ?

Non, car ce qui m'a intéressé dans le projet d'Olivier Marchal, c'est la dimension humaine qu'il a su apporter à une affaire qui en manquait justement au départ ! D'ailleurs, dans une des premières versions du scénario, les motivations des personnages n'étaient pas si intéressantes. Et puis la véritable histoire a fait du bruit à l'échelle européenne mais elle reste assez méconnue du grand public donc il n'y avait pas un besoin impérieux de calquer la fiction du film sur cette réalité jusqu'à ses protagonistes, d'autant que, rien qu'en France, des dizaines de personnes ont été impliquées. CARBONE démontre que le système a des failles et qu'il y a des équipes prêtes un peu partout pour en profiter, chaque fois qu'une loi ou un projet européen le leur permet !

Quelle a été votre préparation pour ce rôle, au-delà de ce que contenait le scénario du film ? A l'écran, vous donnez au personnage une



dimension physique très intense, pas sa voix, ses attitudes, sa présence...

Le plus important pour moi était de bien cerner la dimension humaine d'Antoine et la manière dont il devait gérer son drame, son échec personnel. C'est un homme déchiré, en passe de perdre son entreprise et sa famille. Il sent qu'il n'est pas à la hauteur de ses ambitions, de celles de son père et de celles de sa belle-famille. C'est en tout cas l'histoire que je me suis raconté, celle d'un homme en train de sombrer, abandonné par sa femme qui ne le soutient pas, sous l'œil d'un fils qu'il voudrait ne pas décevoir. Travailler sur cette perte d'estime de lui-même était très intéressant et je me suis dit que, par de mauvais choix, il était peut-être aussi responsable du dépôt de bilan de son entreprise, à l'origine de ses malheurs à venir. Pour moi, Antoine est un homme qui a voulu trop bien réussir et j'ai essayé de comprendre comment un type honnête comme lui en était arrivé là, au bord du gouffre.

Cela donne en effet à l'écran un personnage fragile au départ mais

fort quand il va le falloir et cela renvoie à des hommes que l'on pouvait croiser il y a quelques années chez Melville ou Corneau dans des thrillers très noirs. C'est un genre cinématographique que l'on ne pratique plus guère en France dont vous êtes friand à la base ?

Oui bien sûr et d'ailleurs, Olivier Marchal est un de ceux qui perpétuent ce genre ! C'est un univers qu'il connaît bien, qui lui correspond et dans lequel il parvient toujours à mettre des choses très personnelles. C'est pour moi le digne héritier de la grande tradition du polar français. Il y a dans ses films tout le décorum du genre mais avec une dimension humaine très intéressante avec comme vous le dites des hommes fragiles et forts à la fois.

Parlez-vous de sa façon de travailler sur un plateau ?

En fait, ses films lui ressemblent ! Olivier est quelqu'un de sensible mais de solide. C'est un écorché et je trouve que ses films ne sont jamais autant réussis

que lorsqu'il s'y jette corps et âme. Cela permet au spectateur de s'identifier aux personnages qu'il a imaginés, d'autant qu'il leur transmet son humanité, sa générosité. C'est vital pour lui en tant que réalisateur et c'est cela que l'on retient d'abord de ses films, avant leur côté noir ou spectaculaire. Regardez les histoires qu'il raconte : ce sont toujours celles d'hommes en rupture, qui ont connu la réussite avant de sombrer. Comme on dit : « *qui veut les sommets doit s'attendre aux abîmes* ». Ensuite, dans le travail sur le plateau, Olivier est également acteur : il aime les filmer, il sait comment ils fonctionnent et son imaginaire est nourri de l'héritage des polars que nous évoquions juste avant. Cela se ressent également dans l'esthétisme de son cinéma. Olivier a été flic et je me demande si ce n'est pas le cinéma de cette époque-là qui lui en a donné l'envie !

Vous êtes entouré d'acteurs formidables dans CARBONE, arrêtons-nous d'abord sur celui de Goldstein, incarné par Gérard Depardieu. Pour le spectateur, vos



face-à-face représentent comme un choc de génération entre deux comédiens qui ont une gueule, une présence...

Que reste-t-il à dire sur Gérard Depardieu ? Comment en parler sans dire que c'est un mythe vivant ? En ce qui me concerne, j'ai eu affaire à un excellent partenaire : sensible, gentil, attentionné, généreux, délicat et travailler avec lui m'a semblé extrêmement simple. Nous savions tous deux ce que nous avions à faire mais quand on se regardait, j'ai eu le sentiment que quelque chose passait entre nous et tant mieux si ça transparait à l'écran. C'est une chance de plus pour moi d'avoir rencontré un acteur hors-normes.

Les autres comédiens à l'affiche ne sont pas mal non plus, parfois dans des rôles à contre-emploi, que l'on parle de Laura Smet, Dani, Michaël Youn, Gringe, Idir Chender ou Patrick Catalifo...

Chacun d'entre nous connaissait sa partition et les choses se sont très bien passées. Nous avons tous l'ambition

de réussir le meilleur film possible pour répondre à l'attente d'Olivier. C'était important qu'il y ait une véritable rencontre entre comédiens, pour pouvoir incarner celle des personnages de l'intrigue, cette équipe très soudée face aux épreuves de l'histoire. Le film parle d'amitié, de famille, d'affection et nous avons à cœur de mettre toute cette humanité en avant. Donc oui, Dani, Michaël, Laura et les autres sont très bien parvenus à incarner cela mais c'est aussi parce qu'ils sont vraiment comme ça. L'humanité, ce n'est une valeur que l'on apprend aux cours de théâtre ! On l'a ou pas et on sait la transmettre ou pas. Pour moi, un acteur met son parcours de vie au service de ses rôles et forcément, ça transparaît à l'image. Tous les acteurs choisis par Olivier ont un vécu.

En ce qui vous concerne, si l'on regarde votre filmographie récente, on remarque des rôles forts dans des films très différents comme DES VENTS CONTRAIRES, LES PETITS MOUCHOIRS, LA TÊTE HAUTE ou récemment LA DOULEUR.

À ce moment de votre parcours de comédien, comment choisissez-vous vos projets ?

Il y a quelques années, je choisissais un film en fonction du précédent : j'aimais passer d'un genre à l'autre, en essayant de ne jamais refaire la même chose. Aujourd'hui, c'est différent... D'abord, l'âge que j'ai m'offre beaucoup plus de possibilités et je fonctionne avant tout aux rencontres. C'est le metteur en scène qui guide mon choix, l'envie de travailler avec lui. L'histoire ou le rôle sont importants bien entendu mais viennent après. Vous citez les films de Finkiel, Bercot : ce sont avant tout des réalisateurs passionnants, comme Olivier Marchal. Et puis au fond, je ne crois pas au hasard : ce sont les rôles qui vous choisissent et la rencontre avec ceux et celles qui vous les proposent est écrite. L'homme que je suis aujourd'hui a connu des expériences de vie qui peuvent intéresser des metteurs en scène. J'aime la complexité des choses, les contradictions et c'est ce qui me plaît à retranscrire désormais à l'écran.



I N T E R V I E W G R I N G E

C'est un de tes premiers rôles au cinéma. Est-ce que tu peux nous dire comment tu es arrivé sur ce tournage ?

Par hasard, c'est un concours de circonstances. J'ai tourné dans le film de mon pote Orelsan qui s'appelle *COMMENT C'EST LOIN*, sorti il y a un peu plus d'un an maintenant. Il a été projeté dans pas mal de festivals et c'est lors d'une avant-première dans le Sud de la France à Saint-Jean-de-Luz que j'ai rencontré Olivier Marchal, qui faisait partie d'un jury. Il s'est déplacé pour venir voir le film, il a bien aimé le projet et on s'est rencontré comme ça. Il est venu me voir pour savoir si j'étais partant pour jouer dans son prochain film. Un mois après il m'a rappelé pour me faire une proposition ferme et c'était ma deuxième expérience cinématographique.

Tu connaissais déjà un peu son style ? Ses films ?

Oui, je connais sa filmo sur le bout des

doigts. Olivier, c'est le polar noir à la française avec une ambition américaine dans la réalisation. Par exemple, voilà une anecdote : Alexandre Astier parlait de la méthode de travail des américains sur les tournages. Sur *HEAT* de Michael Mann, il dit qu'on a l'impression de voir des flics bosser. Ici en France, on a l'impression de voir des flics faire semblant de travailler. Dans les films d'Olivier, j'ai l'impression qu'on est en immersion, il y a une dimension très psychologique à ses personnages. Jusqu'à l'écriture du scénario : c'est tellement écrit de manière précise et minutieuse que j'ai tout de suite été emballé par le scénario et oui, il n'y a pas de filtre. C'est du vrai.

Comment décrirais-tu l'ambiance de plateau sur un film d'Olivier Marchal ?

Ce qui est chouette c'est qu'il sait être hyper relâché. On a l'impression qu'il travaille beaucoup avec les mêmes gens,

c'est quelqu'un qui doit être fidèle. Je l'imagine assez fidèle en amitié et dans ses relations de travail, du coup il a une équipe hyper soudée autour de lui. C'est détendu et en même temps ça travaille. Il arrive à instaurer une atmosphère hyper fédératrice comme ça s'il a besoin de nous dire un truc et de nous rassembler avant de tourner une scène, on le fait immédiatement. Il est hyper bienveillant, et dans sa direction d'acteur et dans son approche, pédagogue, hyper doux. C'est un gros nounours et c'est un super bosseur aussi. C'est hyper intéressant de le voir travailler.

As-tu eu de l'appréhension avant d'aller sur le tournage ?

Oui, complètement, je me suis ch** dessus ! Je suis arrivé en marchant sur des œufs la première semaine. J'ai rencontré Benoît Magimel, Moussa Maaskri, il y en avait plein d'autres comme ça que j'avais déjà vus dans des films et je me demandais un peu ce que



je faisais au milieu de tous ces grands comédiens. Surtout que j'avais peu de dialogue la première semaine donc j'étais vraiment dans l'observation. J'ai eu de grands moments de questionnement, je me disais « *est-ce que je suis vraiment à ma place ? Est-ce que je vais pouvoir aller au bout du truc en remplissant ma mission et sans emmerder les autres ?* » et ça s'est très bien passé. J'ai eu une appréhension mais ça s'est vite estompé, et ça c'est un travail de pédagogie. Il est venu me voir 2-3 fois pour me dire « *Guillaume détends toi, je te sens un peu crispé* », on a discuté. Il y a aussi ma rencontre avec Idir Chender qui est devenu mon petit frère instantanément. J'ai eu l'impression d'assister à l'émergence d'un grand comédien. Avec Idir, on s'est vu en dehors du tournage, on s'est vachement consulté et on s'est aussi beaucoup accompagné pendant le tournage et je crois que je lui dois une fière chandelle aussi parce qu'il m'a bien décontracté.

Et tu en ressors grandi ?

Oui, comme chaque expérience de la vie que tu traverses. Là c'est hyper

positif parce que j'ai rencontré une équipe formidable, j'ai participé à une expérience à part, une expérience de cinéma. Je n'étais pas prédestiné, ou en tout cas je ne me voyais pas devenir comédien. Je ne me voyais pas jouer la comédie dans un film d'Olivier Marchal. Je signe avec un agent, j'ai des projets en cours. Je suis ravi, je n'avais pas demandé tout ça. Je me trouve très chanceux.

Est-ce que tu peux nous décrire Simon ton personnage ?

Il y a un trio à la base de l'escroquerie de la taxe carbone, tirée d'une histoire vraie : trois potes. Dans le film, il y a Benoît, qui joue Antoine Rocca, la tête pensante de cette escroquerie, accompagné des deux frangins Wizman : Simon et Eric. Moi je suis le personnage le plus tempéré des trois, le garde-fou on va dire. Mon petit frère a des problèmes avec les stupéfiants, il a des addictions, c'est un écorché, c'est le plus jeune, le plus fougueux. Antoine, dans le film c'est un mec acculé au pied du mur, qui est en train de perdre son entreprise, sa femme, son enfant. Et la façon dont il monte

cette escroquerie c'est une revanche sur la vie. C'est une façon de récupérer sa famille. Et moi je les accompagne là-dedans. Je ne suis pas le plus déterminé des trois parce qu'on va quand même dealer avec des vrais voyous. Mais c'est la famille, l'esprit du clan.

Dans les films d'Olivier Marchal, les personnages sont souvent à la limite du bien et du mal. Dans le film c'est vrai que ton personnage est plus tempéré qu'Antoine et Eric. Où se situe-t-il exactement ? Et pour toi qu'est-ce qu'il le fait basculer à la limite ?

Les trois marchent sur une fine ligne. Je suis moins dans les addictions, moins dans des envies de luxe, mais je me mets aussi à gagner beaucoup d'argent. C'est l'amour pour mon frère, de le voir s'autodétruire comme ça. C'est pour ça que je vais franchir la ligne. On a aussi une relation hyper fraternelle avec Benoît dans le film. Quand je te dis l'esprit du clan, c'est qu'on est trois frangins. Deux au sens biologiques du terme et le troisième. Il m'arrive pas mal de merdes, c'est une descente aux enfers.

Tu dis que vous êtes trois frangins et pourtant il y a un quatrième personnage joué par Michaël Youn, c'est vrai qu'on sent une distance entre lui et vous.

On n'est pas du même monde, Michaël joue le rôle d'un expert-comptable qui lui est un mec certainement magouilleur à son niveau mais qui est quand même un mec hors du milieu de la voyoucratie et qui s'occupe d'Antoine Rocca dans le film. Souvent les premiers instants, il nous renifle un peu et il se dit « *C'est deux bras cassés, ils vont nous apporter des emmerdes* ». Mais au final il finit par franchir la ligne lui aussi et on se retrouve tous les quatre mêlés à des histoires qui vont nous dépasser.

Comme tu le disais, c'est inspiré de faits réels mais ça ne reprend pas totalement la réalité de l'arnaque à la taxe carbone. As-tu essayé de te renseigner sur les vrais personnages ? Allant même jusqu'à les approcher ?

Il y a peu d'archives filmées, mais sans les approcher, il y a quand même eu un

reportage ou deux qui les ont suivis. J'avais déjà entendu parler de cette histoire, je me suis renseigné sur ce qu'étais la taxe carbone, c'est assez complexe. On va dire que l'un des enjeux du film c'était aussi de vulgariser ça, de rendre la chose accessible. L'arnaque à la taxe carbone est infiniment complexe, les mecs qui ont monté l'escroquerie autour de ça étaient quand même des cerveaux. Concernant le personnage principal, il y a très peu de détails qui ont filtré sur son entourage. Peu également sur le mec dont je joue le personnage. Mais j'avais quelques infos sur le basculement de ces mecs dans la luxure totale et une adrénaline sans fin, un besoin de la flamme, de se mettre en danger, les mecs qui ont les keufs au cul, les voyous, ceux qui se barrent, qui s'exilent, qui font de la taule puis il y a eu des morts. C'est une espèce de fast-life. C'est des ouf.

Justement, plusieurs fois dans le film, on a l'impression qu'ils pourraient s'arrêter, ils ont suffisamment d'argent et pourtant ils continuent.

Oui, c'est la folie des grandeurs, c'est l'appât du gain, et au bout d'un moment c'est tellement démesuré que ça n'a plus de sens. L'argent leur brûle les doigts tellement ils en ont. Ce n'est même pas qu'ils ne manquent plus de rien, c'est juste qu'ils s'emmerdent donc il y a un besoin. C'est l'excitation qui les maintient en vie. En tout cas dans cette envie de continuer à faire du fric sale, contourner les lois et vivre comme des voyous.

Comment définirais-tu CARBONE ? Pour toi c'est plutôt un drame, un thriller, un film social ?

C'est une bonne question. Ce n'est pas une comédie, même s'il y a des petits relents de comédies parfois. Ça reste très noir, l'ambiance marchalienne comme on la connaît, peut être un peu moins dark dans le sens où on est très concentrés sur l'histoire de ces personnages. C'est une histoire de famille, sur les liens qui les unissent. C'est un thriller noir, un film policier noir.

Est-ce que tu penses que c'est un film qui dénonce aussi ?

Non, je ne crois pas que Marchal dénonce à aucun moment dans ses films. Il n'est pas là-dedans. Il est dans le constat. Moi j'aime qu'il n'y ait pas de partis pris, qu'il y ait des personnages borderline. C'est ce qu'on est tous, on vit avec nos démons, nos envies, nos pulsions, notre droiture. Une constance qu'on essaie de maintenir. Et c'est des mecs qui marchent sur une fine ligne et du coup tu les choppes avec leurs bons et mauvais côtés. Je ne crois pas qu'on les juge. C'est ce que j'aime, me prendre d'empathie pour un mauvais gars parce que tu comprends et devines ses motivations. Et parfois les motivations sont justes.

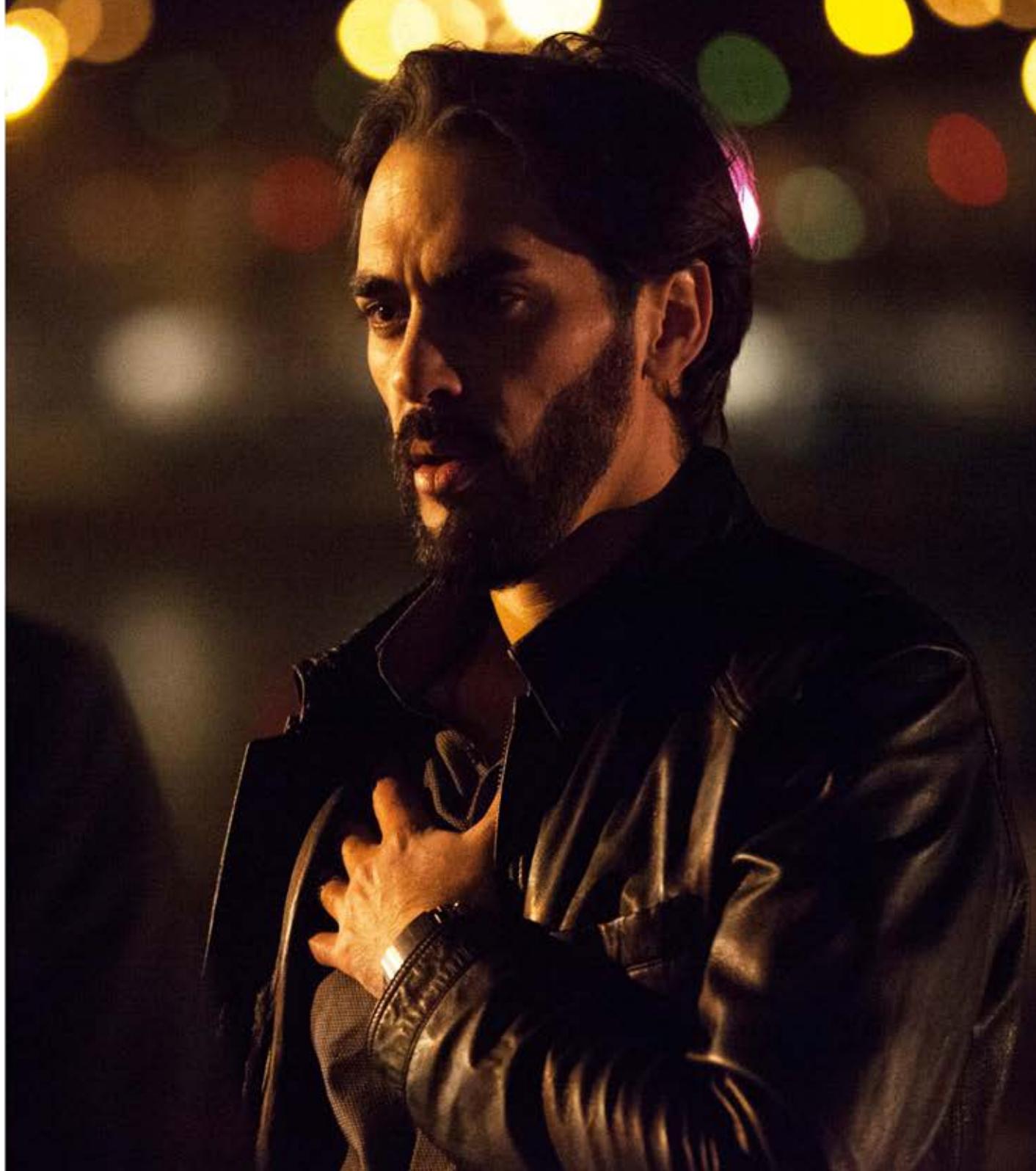
Peux-tu me parler de la relation avec votre mère qui est interprétée par Dani ?

C'est la matriarche, elle me fait penser à Grand Ma Dalton, elle parle peu, elle fume ses clopes derrière ses lunettes vert fumé. Et quand elle dit un truc, tu l'écoutes. Chez les juifs, il y a un esprit de communauté. J'ai un pote qui va à la synagogue, j'y ai été avec lui, on a beaucoup discuté des liens de famille,

du folklore qui accompagne tout ça. Il y a une fusion dans cette famille et une hiérarchie. À aucun moment, on ne parle de notre père, les frères Wizman se sont construits seuls. Tu imagines qu'ils ont perdu leur père jeune et que c'est la maman qui les a élevés. J'incarne un peu le rôle du père qu'on n'a pas eu et donc il y a une hiérarchie. Je suis censé protéger Eric qui est le petit dernier mais qui en profite aussi un peu, il profite de ce statut. Mais tous les deux se taisent et écoutent quand la maman ouvre la bouche.

Peux-tu t'identifier à ces personnages ? Penses-tu que l'argent puisse te monter à la tête ?

Oui, mais moi, de ma petite expérience dans le monde de la musique, j'ai un groupe de rap avec Orelsan qui s'appelle « *Casseurs Flowters* » et pendant quatre ans, j'ai fait des concerts, on a vendu des albums, j'ai commencé à vivre de ma musique. Moi j'ai mangé des cailloux toute ma vie, je n'ambitionnais rien dans le monde artistique, alors devenir rappeur, comédien.... Quand j'ai commencé à recevoir mes premiers



chèques, tu ne sais pas gérer ça. Tu brûles cette oseille comme ça, et ça te monte un peu à la tête, à un moment donné tu n'as plus les pieds sur Terre. Tu te dis « *Putain je suis payé à faire un truc qui ne me semble pas si compliqué à faire, du rap avec mon pote. C'est la récréation, on s'éclate. Je suis payé pour ça, c'est super.* ». À un moment donné tu peux vriller, ça peut te faire perdre les pédales. Et je te parle à mon tout petit niveau donc tu imagines ces mecs qui ont brassé des millions, ils ont été jusqu'au milliard je crois. On est dans une matrice qui n'est plus du tout la même et ça peut complètement te bousiller la tête et te faire schizer. Il y a le personnage public d'un côté, pour moi c'est Gringe et il y a Guillaume du côté perso, selon la façon dont les gens m'approchent et justement essayer de garder une vision très terre-à-terre. Mais quand tu commences à gagner du fric, par moments tu peux te retrouver piégé dans l'image que tu renvoies. Tu te perds entre ce que tu es et l'image que tu renvoies et ces mecs-là qui sont dans le milieu des voyous, du show-business, je pense qu'ils se sont complètement perdus là-dedans.

Quelle place tient la musique pour toi dans le film ?

On a fait quelques séquences en musique à la demande d'Olivier. C'est vrai qu'à un moment donné, c'est un facteur d'immersion dans la scène. C'est marrant parce qu'il a mis un morceau d'Orelsan qui est « *Suicide Social* ». Il continue de m'accompagner même au-delà du groupe et de notre carrière. C'est un vieux morceau mais un classique et je trouve ça très beau à l'image. Quelque soit le film, la musique joue un rôle à part entière, c'est ce qui te prend par le col et qui t'embarque dans une scène et tu t'en rends encore plus compte au cinéma. C'est un facteur d'immersion dans une scène et dans l'histoire.

Est-ce que CARBONE t'a donné envie de continuer dans le cinéma ?

Oui, je suis un fondu de cinéma depuis que je suis gamin. Je me suis jamais dit « *un jour je serai comédien* ». Pourtant j'ai une maman qui a fait du théâtre très longtemps, j'ai un père qui travaille dans ce milieu aussi. L'idée de passer de l'autre côté ne m'a jamais traversé l'esprit. C'est le seul endroit où j'ai

ressenti que ce que je faisais avait du sens. Dans *COMMENT C'EST LOIN*, je sortais de certaines scènes en me disant « *c'est fou, je n'ai pas l'impression de travailler mais en même temps, j'apporte quelque chose au projet, je me sens utile.* » Cette adrénaline que j'ai ressentie, je ne l'ai ressentie nulle part ailleurs, même pas sur scène quand on rap. Donc juste après je me suis dit qu'il fallait réitérer l'expérience, qu'il fallait que je me remette en quête d'un autre rôle pour ressentir à nouveau cette sensation que j'avais eue sur *CARBONE*. J'espère que ça continuera.

I N T E R V I E W

I D I R C H E N D E R

De quelle manière Olivier Marchal vous a-t-il présenté ce rôle et comment l'avez-vous perçu ?

C'est très simple : quand j'ai lu le scénario, je me suis dit « *enfin !* ». J'ai l'habitude de recevoir des propositions, qui débouchent sur du concret ou pas, mais je mourrais d'envie de jouer dans **CARBONE**. J'ai rencontré Olivier assez tard, il m'a fait passer des essais sur une scène de *L'IMPASSE* de De Palma et je crois que je n'ai jamais autant préparé une audition ! Je me suis acheté une croix de David, je suis allé me balader à Belleville pendant deux jours pour essayer de repérer des trucs, trouver des astuces... Cinq mois ont passés après mon casting et puis Olivier m'a annoncé que c'était moi et pour tout dire, j'ai pleuré dans ses bras !

Vous incarnez un personnage très à part dans CARBONE, un jeune homme qui peut paraître outrancier mais qui est aussi assez complexe.

Oui, je crois qu'Eric Wizman est avant tout un garçon hyper sensible. Il donne l'impression d'enregistrer toutes les informations liées à son environnement et qu'ensuite, il somatise beaucoup les choses ! Son abus de drogue fait également qu'il a besoin d'évacuer tout cela et que cela le conduit à commettre tous ces actes extrêmes.

Vous êtes amateur de polar, de films noirs à la base, en tant qu'acteur ou spectateur ?

Pas du tout ! C'est Olivier qui m'a fait y prendre goût et même y prendre mon pied, par la manière dont il a écrit son scénario. En fait, je ne suis pas un vrai cinéphile : je viens plutôt du monde scientifique, j'adore la philo et mon amour du cinéma ne vient pas du cinéma lui-même... Donc à 30 ans, je continue à découvrir cet univers et pour le polar j'ai découvert le boulot de celui que je considère comme le patron du genre en France : Olivier Marchal.

Comment avez-vous travaillé sur votre rôle ?

Il y a des secrets de tournage que je ne peux pas trop dévoiler parce que pour ce personnage, il ne s'agissait pas juste de jouer des situations mais aussi un état. Ça complique les choses parce Wizman arrive régulièrement défoncé à la cocaïne ! Alors quand vous devez jouer ça, il ne suffit pas d'enfiler le costume et de se pointer sur le plateau : avec Gringe, nous nous enfermions dans ma loge une demi-heure avant, la musique à fond, et il m'aidait à trouver l'état correspondant à celui de mon personnage...

Quel regard avez-vous jeté sur Olivier Marchal en tant que metteur en scène ?

Je suis quelqu'un d'extrêmement anxieux et honnêtement, je n'ai jamais ressenti la moindre pointe d'inquiétude durant tout le tournage. Pour moi, à ce stade de mon parcours, et indépendamment des cours que j'ai pris, c'est le meilleur directeur



d'acteur que j'ai rencontré. Olivier est quelqu'un qui vous donne envie d'aller toujours plus loin, en sachant gommer la peur du ridicule que vous pouvez avoir dans certaines situations de jeu. Il sait obtenir le meilleur de ses acteurs, sans doute parce qu'il en est un aussi ! Il vous entraîne avec lui, sans jamais essayer de prendre l'ascendant : il y a quelque chose de bienveillant en lui et d'extrêmement précis. J'ai ressenti une véritable impression de liberté tout en me sentant très encadré. Quant à l'homme, je dirais qu'Olivier est mon tonton ! Il est sympa, se marre tout le temps mais si je fais une connerie, c'est aussi le premier à me mettre un coup de pied au cul ! Le côtoyer m'a vraiment fait du bien.

À l'écran, vous évoluez au milieu d'une troupe d'acteurs, de Gringe à Dani en passant par Benoît Magimel et vous formez une bande d'amis, presque une famille dans le film. Vous vous connaissiez avant le tournage ?

Pas du tout, je les ai découverts pour le film. Gringe en fait, c'est lui qui m'a fait passer mon audition car il avait déjà été

choisi pour le film. Il y a eu entre nous un coup de foudre intellectuel immédiat ! C'est un mec génial et aujourd'hui un ami : nous nous parlons tout le temps. Dani, c'était notre maman sur le plateau, elle nous appelait elle-même ses enfants ! Et puis il y a Benoît et lui, c'est une personne qui pèse ses mots quand il parle, qui au départ vous regarde du coin de l'œil. Petit à petit, j'ai compris que c'était un homme foncièrement gentil et doux mais aussi un acteur très puissant à partir du moment où il joue. J'ai énormément appris à le regarder et à jouer avec lui : j'ai pris 10 ans d'avance grâce à ce tournage ! Vous savez, deux mois avant d'être choisi pour **CARBONE**, je bossais encore en restauration pour gagner un peu d'argent en sortant du Conservatoire. Et là, je suis à l'affiche d'un film où, sur l'affiche, il y a mon nom avec ceux de Benoît Magimel, Gérard Depardieu, Laura Smet, Gringe : c'est Olivier Marchal qui m'a fait vivre ce rêve-là.



I N T E R V I E W

M I C H A Ë L Y O U N

Michaël, vous interprétez Laurent. Est-ce que vous pouvez nous le présenter ?

Laurent est l'expert-comptable de Benoît Magimel, un peu l'homme par qui le scandale arrive, involontairement. C'est mon personnage qui lui explique toute cette histoire d'arnaque sans m'en rendre compte et une fois que tout ça a été bien expliqué, Benoît me dit « *Tu n'as pas le choix, tu es obligé de venir avec moi dans cette embrouille* ». C'est un film sur le cambriolage du siècle en quelque sorte. C'est inspiré d'une histoire vraie dans laquelle une dizaine de personnes ont réussi en un an à piquer 6 milliards d'euros à l'Union Européenne.

Vous tournez peu, quel défi cela représente-t-il pour vous de tourner avec Olivier Marchal ?

C'est vrai que je tourne peu, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. Sans doute parce que je ne suis pas toujours très content de ce que l'on m'envoie, je

dois être difficile. Peut être qu'on m'envoie également des projets qui ne correspondent pas forcément à ce que je veux faire aujourd'hui. Pour moi, tourner avec Olivier, ce n'est pas vraiment un défi. Olivier, avant d'être mon réalisateur sur ce film, est un mec que j'ai rencontré il y a moins d'un an et qui est devenu un frère, pas un ami, un frère. On se voit tout le temps. Et ça s'est fait assez naturellement, il m'a dit : « *j'aimerais bien t'avoir sur ce film.* », je lui ai dit que j'adorerais car je suis fan du cinéma d'Olivier Marchal avant d'être son pote. C'est comme ça que j'ai été le voir un jour, je lui ai dit « Monsieur, je voudrais vous dire que je trouve que ce que vous faites formidable », il m'a répondu « *Tu peux me tutoyer, t'es con ! Il est con merde* ». Après c'est compliqué parce que quand tu te retrouves entre Depardieu, Magimel, Laura Smet, etc, et que tu es sensé être le rigolo de service mais que là tu ne viens pas du tout pour être rigolo. Il y a 2-3 fois où

je me suis pincé pour y croire ! J'ai fait ce film avec beaucoup de conscience professionnelle et beaucoup de sérieux.

À quel moment Olivier vous a-t-il parlé du film ?

Il était en train de réécrire le scénario. On était à La Baule en train de tourner. On avait tous les deux des problèmes sur nos projets respectifs à ce moment-là. Je lui disais « *J'en ai marre parce que je suis obligé de faire le film avec des gens avec qui je n'ai pas envie de travailler.* » et lui me dit « *Moi ça fait des années que j'essaie de monter ce projet mais je n'y arrive pas. Par contre j'ai un autre projet qui s'appelle CARBONE, tu serais super bien pour interpréter l'expert-comptable, c'est un petit gars à lunettes hyper discret, un peu jovial* » et puis très vite, je me suis rendu compte que je ne voulais pas le jouer comme ça et que je ne pouvais pas le jouer comme ça. J'avais envie de le jouer plus proche de moi : j'ai fait des études de commerce, j'ai même été assez loin, j'ai un Master

en Management ! Je connais plein d'experts-comptables, ce n'est pas forcément des petits binoclards, ce sont des mecs normaux qui vont se biturer le week-end, qui sont très habiles avec les chiffres, qui connaissent un peu toutes les carambouilles, les arnaques, qui peuvent être très stricts dans leur milieu professionnel mais aussi très fun dans la vie de tous les jours.

Tous les personnages dans le cinéma d'Olivier Marchal sont à la limite du bien et du mal. C'est cet instant-là qu'il raconte, qu'il essaie de capter. À quelle catégorie appartient votre personnage ?

Laurent Melki mon personnage, au moment où le film se passe, est exactement à la croisée du bien et du mal. C'est quelqu'un qui est plutôt dans le bien, je doute quand même qu'il n'ait pas fait quelques petites arnaques à gauche, à droite. Mais effectivement, c'est celui de tous les personnages qui se pose le plus la question « *est-ce que j'y vais ou pas ? Est-ce que j'entre dans l'engrenage de cette arnaque et donc de la délinquance, du grand banditisme ?* » C'est



celui qui aura gagné plus de 600 millions dans cette histoire. Mais qui n'aura pas touché un centime de cet argent.

Ce qui le différencie des autres c'est sa probité, c'est sa loyauté vis à vis d'Antoine et pourtant un moment, Dolly dit : « On ne mange pas avec le diable sans avaler les cornes ». Pourquoi plonge-t-il ?

Il plonge parce que c'est un homme qui ne sait pas dire non. Je suppose qu'un pote avec qui il n'est pas très ami, qui l'invite à son anniversaire, bien qu'il ne veuille pas y aller, il ira quand même car il ne sait pas dire non. Alors que Benoît Magimel, qui est vraiment un super pote, on comprend qu'ils sont ensemble depuis des années, qu'ils ont vécu des galères et des moments de joies, quand il lui dit « Aide-moi », il est là. Lui qui est expert-comptable dans plusieurs sociétés, je suppose qu'il gagne très bien sa vie mais il a son pote et quand ça va mal, il faut qu'il sauve sa situation, il faut qu'il sauve sa boîte, par amitié, par loyauté, mais pas seulement pour ses qualités-là. Aussi parce qu'il ne sait pas dire non, parce qu'il ne sait pas refuser

mais ce n'est pas par appât du gain.

On le définit comme le maillon faible. Est-ce que vous le voyez comme ça ?

Oui, ça me plaît qu'on le voit comme un maillon faible. C'est celui qui est le moins drogué, le moins alcoolique, le moins fantasque de toute la bande, c'est celui qui a le moins envie d'argent sans doute car c'est celui qui en a le moins besoin.

Qui est Antoine Roca pour votre personnage : un salaud, une victime ou un héros ?

Ce n'est ni un salaud, ni une victime, ni un héros. C'est un pote malheureux dans sa situation professionnelle qu'il essaie d'aider. Et souvent quand tu aimes quelqu'un et que tu veux l'aider, tu finis par épouser ses crimes aussi.

Francis Scott Fitzgerald dit « montrez-moi un héros et je vous écrirai une tragédie ». Ça pourrait être ça le parcours d'Antoine, être héros d'une tragédie ?

Est-ce qu'Antoine Roca est un héros parce que ce film raconte sa tragédie ? Je suis complètement d'accord avec ça.

Je ne peux pas admirer les personnages de ce film. Je joue ce personnage et je regarde ces personnages avec beaucoup d'empathie mais je ne peux pas avoir d'admiration parce que jamais je n'aurais pu faire ce qu'ils ont fait. Non pas parce qu'ils ont été courageux mais parce qu'ils ont été stupides. Je trouve qu'ils ont vu trop gros tout de suite avec très peu de scrupules.

Comment pourrait-on définir, si ce n'est pas une tragédie, ce film d'Olivier Marchal ? Est-ce que ce serait un polar, un drame, un thriller, un film noir ?

Ce qui définit le mieux le cinéma d'Olivier Marchal, c'est le polar. Je crois qu'il a remarqué que dans ses films, il y a beaucoup de noir voire de l'anthracite, et sur ce film, il y a quelques flics mais il a surtout gardé le côté anthracite. Il y a des moments de joie, mais très vite, dès qu'on gratte le vernis de ses personnages, c'est presque un film social parce que c'est l'histoire d'un pauvre gars qui, parce qu'il n'a pas réussi à verser la TVA à l'État, se retrouve à être obligé de vendre son

entreprise familiale et à licencier 30 ou 40 personnes. Là-dessus, il tombe sur une espèce de carambouille et il se dit « *Why not ?* ». Quelque part c'est un film social noir, pas à la française mais à l'américaine. C'est un film qui pourrait très bien se passer à New York. On ne raconte rien d'américain, mais la façon de filmer et cette histoire d'arnaque ressemblent à ce qu'on pourrait trouver chez des réalisateurs américains.

Vous appartenez à cette génération dont parle Olivier Marchal dans son film, est-ce que vous vous reconnaissez ?

J'appartiens à la génération qui a inspiré les personnages, aux gars qui ont trempé dans cette arnaque mais je ne me reconnais absolument pas là-dedans. Et d'ailleurs, ça ne me pose pas du tout de problème d'en interpréter un des protagonistes. Je n'ai pas du tout le sens de la réussite par l'argent, je n'ai pas la soif de l'argent. Je n'éprouve pas le besoin d'argent, j'ai l'envie mais pas le besoin. J'ai eu la chance de naître dans une famille CSP+ donc je ne me reconnais pas. D'ailleurs les vrais

protagonistes de cette histoire ne sont absolument pas des gens pauvres. Ils vivaient déjà très bien de leurs petites carambouilles.

Parlons de la direction d'acteur, il y a des réalisateurs qui sont des montreurs de chemin comme Claude Sautet par exemple. Est-ce qu'Olivier Marchal s'inscrit dans cette démarche de quelqu'un qui, quand il est sur le plateau, montre le chemin ?

Avec Olivier, on a un point commun quand on réalise, même si je ne me compare pas au grand réalisateur qu'est Olivier Marchal, c'est qu'on aime beaucoup montrer. Il y a des réalisateurs qui suggèrent, il y a des réalisateurs qui expliquent, qui montrent le chemin. Olivier est quelqu'un, comme il est un acteur comme moi, qui va venir et qui va se mettre en place. Il va te montrer les pics d'intentions qui font que tu comprends et tu reproduis à ta façon. Lui il reproduit les humeurs, moi je reproduis toujours par musique. Après, ce qui est bien c'est que tu ne sais jamais comment ça va se passer, il y a des jours où devant tout le

monde il va dire « *Mais putain Michaël, c'est pourtant pas difficile !* » parce qu'il sait que tu ne te fais pas chier sur ce truc, tu ne l'as pas fait par fainéantise ou parce que tu as oublié une indication qu'il t'avait donnée. Par exemple, j'ai beaucoup de tics dans la vie, je me gratte beaucoup, je suis tricotilomaniac, c'est à dire que je m'arrache des poils de la barbe sans m'en rendre compte, je me touche beaucoup, je me touche la tête parce que je suis un éternel angoissé. Donc évidemment comme dans ce film, j'ai de véritables moments d'angoisse. Olivier vient me voir super discrètement, parce qu'il ne veut pas m'humilier devant tout le monde et me dit « *Michaël, arrête avec les gestes, c'est beaucoup trop* ». S'il l'avait dit devant tout le monde, j'aurais angoissé. Je suis devant Magimel, Depardieu, Laura Smet, j'ai presque honte d'être là. Donc, ça me tend très vite, il me faut beaucoup plus de temps que les autres acteurs pour me détendre sur ce plateau parce que j'ai toujours l'impression d'être un escroc.

On dit que chaque artiste est dans son œuvre, qu'est-ce qu'il



y a d'Olivier Marchal dans votre personnage ?

Je pense que dans le personnage de Laurent Melki, il y a beaucoup d'Olivier Marchal. Il y a sa simplicité, son honnêteté et aussi son impossibilité à dire non. Je pense que le personnage qui ressemble le plus à Olivier de toute la galerie de personnages de *CARBONE*, c'est Laurent Melki. Et ce n'est pas pour rien qu'il l'a proposé à son copain.

Il le dit de façon très pudique, mais sa préoccupation quand il est sur un plateau, c'est l'émotion. Est-ce une préoccupation difficile à tenir ?

Je ne crois pas que ça soit une préoccupation difficile à tenir pour un acteur, on vient pour ça et quand on n'a pas eu d'émotion, on a été un peu mécanique. Le premier jour, j'ai été super mécanique, j'ai envoyé 17 textos d'excuses à Olivier, « *excuse-moi, je n'étais pas là, c'était trop compliqué ce que j'avais à dire, j'étais angoissé par ce début de tournage, en plus je ne vais pas te mentir, j'ai la tête farcie de trucs compliqués en ce moment mais je te jure que demain je serai là* » et il me

répond « *tu plaisantes, de quoi tu parles, je n'ai pas vu* ». Je n'avais rien senti et du coup je pensais que je n'avais rien donné, ce qui n'est pas toujours le cas mais c'est vrai que quand je repars d'une journée de tournage, ton cœur qui bat à la chamade, ce n'est pas une préoccupation qu'il faut avoir, parce que tu viens pour ça.

Olivier Marchal se définit comme un pessimiste joyeux, vous partagez cet avis ?

Oui. Pour moi c'est l'inverse : je suis un enthousiaste dépressif.

Olivier Marchal : plutôt chef de famille, chef de tribu ou chef de troupe ?

Alors chef de famille, il en a déjà une et je ne pense pas que ça soit quelque chose qui lui colle bien quand il est avec nous. Chef de tribu, ça lui va pas mal, quand il me « *convoque* » pour aller au resto manger un bout de viande, boire un verre de rouge... Pour le côté chef de troupe, non. Il a un côté « *cinéma porte-drapeau* ». Donc je dirais chef de tribu plutôt.



I N T E R V I E W

PATRICK CATALIFO

Comment parleriez-vous de Franck Moser, ce policier étrange, un peu borderline que vous incarnez dans CARBONE ?

L'histoire du film part de faits réels. Olivier a ensuite réécrit le scénario original à sa façon, pour en faire une fiction et ajouter du suspens à l'ensemble. Or, tout le monde sait qu'Olivier est incapable de faire un film sans qu'on y trouve un flic ! Donc mon personnage est totalement fictif, un policier véreux, un homme désabusé, étrange en effet. Un type qui connaît toutes les ficelles du métier et qui fréquente les voyous parce que c'est aussi un homme de la nuit. Et à un moment (autre cheval de bataille d'Olivier !), il va franchir la ligne. Je me suis beaucoup amusé à incarner ce mec-là parce qu'au fond de lui, il regarde cette affaire mal tourner avec un œil un peu goguenard et malin en se disant : « *puisque'on me propose d'en profiter moi aussi, pourquoi pas ?* », même s'il augmente ses tarifs sans foi ni loi ! C'était très intéressant à jouer, face

à Benoît Magimel et devant la caméra d'Olivier Marchal qui en plus soigne toujours particulièrement l'écriture de ses films. C'est aussi un excellent directeur d'acteur.

C'est votre 2^{ème} long-métrage avec Olivier Marchal après LES LYONNAIS (vous aviez aussi tourné dans son téléfilm BORDERLINE), comment vous êtes-vous rencontrés ?

C'est assez amusant parce que pour son 1^{er} film, *GANGSTERS* en 2001, Olivier m'avait contacté pour un rôle assez important. Le producteur m'a demandé de passer des essais, ce que je n'aime pas trop faire, mais j'ai accepté. On m'a dit que je n'avais pas l'air assez dangereux, puis peut-être trop et puis que j'étais trop beau ! Nous nous sommes quittés bons amis avec Olivier et il m'a promis qu'un jour, il ferait un film avec moi. Vous savez, les gens disent tellement de choses dans ce métier... Le temps a passé, j'ai vu sa carrière de

réalisateur s'envoler avec *36 QUAI DES ORFEVRES* et dix ans après, effectivement, Olivier m'a appelé pour me proposer de jouer dans *LES LYONNAIS*. Je lui ai répondu « *ok mais cette fois, pas d'essai* » ! Comme je ne fais pas beaucoup de cinéma mais plutôt du théâtre et de la télé, ça m'amusait de participer à cette grosse machine avec Gérard Lanvin, Tchéky Karyo et les autres... C'est un tournage durant lequel je me suis très bien entendu avec Olivier, dans le travail et en dehors du plateau. C'est aussi pour cela j'imagine qu'il m'a rappelé, d'abord pour *BORDERLINE* avec Bruno Wolkowitch puis pour *CARBONE*... Je dirais que nous commençons à bien nous connaître ; on s'aime beaucoup, c'est un ami...

Votre personnage est un solitaire qui ne côtoie qu'Antoine Roca, (incarné par Benoît Magimel avec qui vous jouez l'essentiel de vos scènes) : comment s'est déroulé le tournage ? Etiez-vous seul de votre côté-là aussi ?

C'est l'histoire qui a décidé de cela : quand je venais sur le plateau, en effet, je n'avais que Benoît en face de moi et Dani sur une journée... En fait, je n'ai croisé les autres que lors d'une soirée où on mettait en boîte un plan et Michaël Youn, Gringe et Idir Chender étaient là également mais ce n'est qu'à la fête de fin de tournage que j'ai vraiment fait connaissance avec eux ! En revanche, je connaissais très bien l'équipe technique d'Olivier puisque c'est un fidèle et que c'était mon 3^{ème} film avec eux.

Un mot de votre travail avec Benoît Magimel ?

C'est un type adorable et un très bel acteur de cinéma... Il est juste, tape là où il faut. J'ai eu à faire à un mec droit, qui connaît son texte, ne bafouille pas : c'est le plus important.



L I S T E
ARTISTIQUE

ANTOINE ROCA	BENOÎT MAGIMEL
SIMON WIZMAN	GRINGE
ERIC WIZMAN	IDIR CHENDER
NOA VAN STRECHT	LAURA SMET
LAURENT MELKI	MICHAËL YOUN
DOLLY WIZMAN	DANI
FRANCK MOSER	PATRICK CATALIFO
ARON GOLDSTEIN	GÉRARD DEPARDIEU
KAMEL DAFRI	MOUSSA MAASKRI

L I S T E TECHNIQUE

RÉALISATION **OLIVIER MARCHAL**
SCÉNARIO, ADAPTATION & DIALOGUES **EMMANUEL NACCACHE, OLIVIER MARCHAL**
..... D'ARPÈS UNE IDÉE ORIGINALE ET AVEC LA COLLABORATION DE **ALI HAJDI**
PHOTOGRAPHIE **ANTONY DIAZ, BERTO**
DÉCORS **BERTRAND L'HERMINIER, ARNAUD PUTMAN**
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR **IVAN FEGYVERES**
SON **ALEXANDRE VERWAERDE, DAMIEN AUBRY, THOMAS GAUDER**
MUSIQUE ORIGINALE **ERWANN KERMORVANT**
MONTAGE **RAPHAELLE URTIN, JULIEN PERRIN**
DIRECTEUR DE PRODUCTION **GILLES LOUFTI**
PRODUIT PAR **LES FILMS MANUEL MUNZ**
AVEC LE SOUTIEN DE **L'ANGOA**
COPRODUIT PAR .. **EUROPACORP, NEXUS FACTORY, UMEDIA , LA VÉRITÉ PRODUCTION**
EN ASSOCIATION AVEC **UFUND**
AVEC LA PARTICIPATION DE **OCS ET CINE+**
DISTRIBUTION **PATHÉ FILMS**

DURÉE : 1H44 • VISA D'EXPLOITATION : 142.306
FORMAT D'IMAGE : 2.39 SCOPE • FORMAT SON : 5.1

PHOTOS : MIKA COTELLON

© 2017 - LES FILMS MANUEL MUNZ - EUROPACORP - NEXUS FACTORY - UMEDIA - LA VÉRITÉ PRODUCTION - TOUS DROITS RÉSERVÉS.

CARBONE